

AR(T INTELLI)GENT, ART (INDI)GENT ?

« Mary, it takes more than intellect to be a musician; put your soul into it a little ! »
Le facteur d'orgues à l'organiste, dans **Carnival of souls** (1958) de Herk Harvey.¹

J'avais pratiquement fini de pousser ce coup de gueule quand je suis tombé sur celui de Cavanna dans Charlie-Hebdo du 13 décembre (2000). Je ne suis pas toujours d'accord avec Cavanna, mais j'adore son bon sens outrancier (il faut bien ça contre la folie ambiante !) et ce que Rostand aurait appelé son panache, sans compter que je lui garde une profonde reconnaissance d'avoir il y a bien longtemps transmis mes textes à Gédé avec un commentaire que ma modestie m'impose de taire tout court.

Dans sa chronique, il défend le square Saint Julien le Pauvre contre une agression « artistique » qu'à son tour il agresse magistralement. Je me suis souvent recueilli dans ce minuscule havre de paix en attendant que l'abbé Gazeau ait fini ses dévotions dans l'adorable petite église qui le jouxte. C'est un lieu d'un raffinement inouï, et ce qui lui arrive montre assez que l'harmonie est chose trop fragile pour la laisser polluer par des createurs qui croient n'avoir de comptes à rendre qu'à eux-mêmes, à leur mégalo et à leur libido. L'art est aussi une délicate alchimie sociale, un équilibre miraculeux entre le consensus et la transgression. Totalement « libéré », l'art en cour(s) aujourd'hui est certainement le plus macho qui ait jamais vu le jour, du fait que, jouissant d'un pouvoir qu'il n'avait jamais eu, il en abuse systématiquement : conchier l'espace public avec la complicité du politique n'est pas autre chose qu'un exercice particulièrement lâche de viol officiel : on n'est plus dans la révolte, mais bien dans l'oppression !

Chacun a le droit de vouloir faire passer sa merde pour de l'or (de l'art) – pourvu qu'il ne tente pas d'imposer à autrui de la manger. Le problème de la merde, en art comme aux chiottes, c'est qu'on n'aime jamais que la sienne; ça s'appelle de la complaisance, et c'est, si j'ose dire, le fondement de l'art officiel qui seul a cours légal et cote aujourd'hui.

J'ai beaucoup hésité à écrire ce texte : j'en ai assez d'essayer de parler de l'art que j'aime et de me voir contraint de parler contre celui que je n'aime pas.

Mais voilà, je suis allé voir une exposition dans un lieu magnifique; les artistes étaient en train d'installer, et j'ai passé un long moment à regarder et à écouter. Je les ai trouvés très sympas, et j'étais content.

¹ Film très étrange, de cette atypicité façon OVNI si caractéristique de l'underground américain, et d'une grande justesse jusque dans son imprécision voulue – un flou pour une fois digne de l'épithète « artistique » – . Film d'une intelligence sensible, émue et émouvante; tout ce qui manque aux bien nets et bien propres businessmen de l'art content de soi.

Et puis, je me suis aperçu, à peine les avais-je quittés, que j'étais en pétard. Pas révolté, non, pas furax, juste en rogne, quelque part. Le genre de colère que tu ressens quand un marchand de tapis a essayé de te faire prendre des vessies pour des lanternes et a failli réussir, justement parce qu'il était sympa.

Tu es en colère sans même savoir pourquoi quand tu sens que quelque chose ne colle pas : quand ton sentiment profond t'avertit que ta conscience raisonnante s'est fait enfler – une fois de plus. Que quelque chose n'est pas juste, que quelqu'un sonne faux. Alors tu essayes d'y voir clair, et parfois ça fait des étincelles.

Pourquoi me suis-je retrouvé en colère ?

Trois raisons, trois déclics, trois chiffons rouges qui ont fait tilt dans ma petite tête ! Trois remarques qui me restaient en travers, focalisant le malaise que je ressentais devant le travail de ces deux canadiens, des bons vivants truculents à la québécoise, hauts en couleur et forts en gueule.

« **Il est temps que l'art devienne intelligent...** » nous avait confié le plus âgé des deux d'un ton pénétré. Avant de nous apprendre que son acolyte, qui confirmait d'un air modestement rengorgé, « **a révolutionné l'enseignement de la sculpture** » et de nous conter dans la foulée leur si original – qu'ils croient ! – mode de recrutement² au concours d'entrée des Beaux-Arts, où les candidats, après qu'on ait écarté d'un revers de main le dossier qu'on leur a demandé de préparer, doivent réagir adéquatement à des questions aussi subtiles que : « **Vous savez qu'en tant qu'artiste vous devrez porter un béret ?** » Ne pas se manquer si on veut être admis au club !

En fin de compte, nous avons eu droit à un numéro de duettistes très au point. Rien de révolutionnaire, au demeurant : ainsi procèdent depuis des lustres les marchands de tapis...

On se renvoie l'ascenseur à toute vitesse et l'interlocuteur, pris entre deux feux, n'a plus qu'à s'incliner et à « acheter » ce discours si au point qu'il réunit en une superbe synthèse (du grand art, pour le coup !) le policier, le terroriste et le publicitaire, comme le prouve cette admirable sentence :

« **Il est temps que l'art devienne intelligent...** »

Ça, déjà, et plus encore en regardant leurs œuvrettes, ça m'avait fait tiquer. Comme si l'art et les artistes les avaient attendus...

Se pencher comme le fait l'un d'eux sur le problème de la suppression de la troisième dimension dans la sculpture pour revenir à un univers à deux dimensions sous prétexte qu'il n'y aurait pas réellement de troisième dimension, que celle-ci n'existerait que par la vision binoculaire et sa reconstruction par le cerveau, ce n'est pas en soi inintéressant, même s'il y a bel et bien une profondeur, seul le mode de perception qui permet aux être vivants de l'appréhender pouvant varier, comme a pu le vérifier à ses dépens toute personne ayant pratiqué volontairement ou non la chute libre.

Il est incontestable (et ses inventeurs n'ont jamais songé à le nier !) que la perspective n'est qu'une illusion, mais qu'importe si le tour de passe-passe permet

² Ce genre de canular autocratique faussement innocent et authentiquement mafieux, qui sert à repérer les futurs complices, est aussi vieux que le système des concours...

de rendre compte au mieux d'un des aspects essentiels de notre perception de l'univers ? Mettre en lumière cette illusion, pourquoi pas ? En tirer d'ingénieuses installations, très bien. En revanche, présenter cette recherche pas totalement nouvelle mais abordée de façon suggestive, avec rigueur, imagination et parfois humour, comme une approche artistique du plus haut intérêt et une manifestation du progrès de l'art, enfin devenu intelligent, relève d'une prétention ridicule ou d'une esbrouffe puérile.

Je ne suis pas sûr que ce soit une grande preuve d'intelligence que de confondre avec tant d'ingénuité ou de roublardise ingéniosité et intelligence : cela revient entre autres à croire que l'intelligence peut se passer à la fois de l'émotion et des sentiments, et que l'homme peut vivre et créer dans l'abstrait. Ex nihilo, en somme. Je perçois bien ce qu'a de prométhéen une telle visée démiurgique, mais on est ici à l'opposé de ce qu'est à mes yeux une authentique démarche artistique, laquelle consiste à vivre pleinement la nature humaine, dans la réconciliation-assomption de la matière, de l'esprit et de l'âme – appelez cette dernière comme vous voudrez, mais ne nous en privez pas, l'intelligence ne se suffit pas à elle-même !

C'est Henri Verneuil qui rappelait récemment à la radio que Cocteau, qui savait de quoi il parlait, avait coutume de dire : « En art, l'intelligence ne crée pas ».

Le risque, quand on veut être intelligent, c'est de croire découvrir ce que tout le monde sait depuis longtemps. L'art intelligent, ce n'est qu'un beau slogan vide – digne d'un monochrome de cet autre astucieux bidouilleur d'Yves Klein³. Ça veut surtout dire qu'on a paresse et peur de vivre ses émotions et de donner réellement cours à son imagination, et c'est bien cette ingénieuse et séduisante (c'est reposant pour le spectateur aussi de se croire intelligent sans avoir besoin de réfléchir et de se faire plaisir sans perdre d'énergie à s'émouvoir) stérilité qui me mettait si mal à l'aise dans l'exposition de nos amis canadiens, laquelle reflète davantage une mégalomanie à l'état pur qu'une nécessité intérieure irrésistible.

Avec le recul, Peter Gnass et Michel Goulet me font un peu l'effet de deux handicapés de l'émotion, d'autant plus inquiétants que sympathiques – en bons séducteurs. Et comme tels ayant choisi de subir (dans ce que je voyais de leur travail) l'ablation des sentiments, inévitable auto-mutilation pour qui veut actuellement réussir sur le marché de l'art – y avoir la cote.

Je reste très frappé par cette idée de l'avènement-parousie de l'art intelligent : elle me paraît à la fois naïve et roublarde, perverse en somme, car la perversité relève toujours d'une puérité essentielle – et en fin de compte grossière, parce que malhonnête, même si c'est sans doute d'une malhonnêteté inconsciente. Mais pas plus que la mort l'inconscience n'est une excuse...

Vouloir que l'art soit intelligent, c'est lui enlever toute chance de l'être, parce que l'intelligence artistique est d'une autre nature que l'intelligence commune.

Si bien que l'art intelligent, c'est très exactement l'art insignifiant. Pour un peu je préférerais le pompérisme fin XIX^{ème} qui avait au moins encore envie de signifier quelque chose, de célébrer quelque chose. Même si leur foi était corrompue, même

³ Il nous manque un Molière pour faire justice des Trissotin et des Vadius qui battent l'estrade de l'aculture contemporaine, même si Yasmina Reza semble avoir mis le doigt où il fallait, à en juger par le succès de sa pièce *Art*.

si leur feu ne prenait pas, ils tentaient de réchauffer leurs pauvres braises. Les pompiers s'efforçaient de croire en quelque chose...

Nous sommes rendus à l'époque des cendres : les grands artistes d'aujourd'hui sont trop intelligents pour croire en autre chose qu'en leur art – entendez leur soif de pouvoir et leur goût du profit.

Car le fait est que nos deux apôtres de l'art intelligent seraient juste de sympathiques farfelus s'ils avaient oublié de traire les deux mamelles jumelles de l'art contemporain : la recherche du pouvoir et la quête de l'argent, lesquelles impliquent d'être en résonance avec le discours dominant.

C'est sans doute ce qui m'a le plus gêné avec ces deux gaillards très attachants : ce sont des séducteurs, et tout séducteur conséquent est un homme de pouvoir, donc de profit (étant bien entendu que tout pouvoir usurpé sur autrui constitue à mes yeux une forme particulièrement détestable de profit). C'est ainsi que Peter Gnass a commis avec des amis un pot-pourri ésotérico-fourre-tout effrontément démarqué du Yi-King, **Les dés de la destinée**, qui s'est déjà vendu à 250.000 exemplaires et qui est un bel exemple de marketing pur veau d'or et de gobichonnade New Age Ère du Verseau à l'usage des gogos. Ce gadget manipulateur m'avait été offert il y a une dizaine d'années, je l'ai feuilleté et l'ai confié à la poussière dont il n'aurait jamais dû sortir. On ne vend pas impunément son âme au diable – même quand on a pris soin de le repeindre aux couleurs de l'optimisme cyniquement béat qui donne tant de charme viril au rêve pseudo-démocratique des oligarques nord américains...

Le fait que l'art se soit pris pour but et donc se regarde le nombril, a fini très logiquement par le détourner complètement de lui-même : l'art qui se prend pour l'art est-il encore de l'art ? Peut-il exister quelque chose qui s'appelle l'art, tout court ? N'est-il pas nécessaire que l'art, pour naître, soit au service de quelque chose d'autre, **qui le dépasse ou qu'il dépasse** ?

Mais alors, pourquoi pas au service de l'intelligence ? Parce qu'il s'agit là d'une inversion des valeurs ! L'intelligence en art n'est au mieux qu'un outil – à double tranchant. À ce titre, rien ne fait mieux ressortir à mes yeux la prétentieuse vacuité, l'indigence confondante du travail « intelligent » de ces deux canadiens que les mélopées si simples en apparence et si profondément belles et émouvantes (donc au plus haut point artistiques au vrai sens du terme) des chanteurs du Lundi Saint de je ne sais plus quel village de Sardaigne. Même réelle et non contrefaite, l'intelligence ne remplace pas l'âme : elle en fait regretter davantage encore l'absence.

En vérité, l'art du temps ne vaut pas mieux que l'« aventure » contemporaine : fait d'esbrouffe et de sponsoring comme elle, aussi académique qu'elle est sécurisée. Il y a vraiment du dérisoire dans ces mises en scène mégalomaniaques dépourvues de vrai risque autant que de poésie.

Thalassa mettait bord à bord l'autre jour les grands engins sophistiqués, guidés par satellite et hélitreuillés au moindre coup de tabac, des « hardis navigateurs » d'aujourd'hui qui ne perdent jamais contact avec le monde civilisé et vont bien trop vite pour voir ou sentir quoi que ce soit de ce qui reste du monde dit sauvage (ce qui ne les empêche pas, tant ils sont dépourvus de pudeur et du moindre sens du ridicule, d'« écrire » – entendez de faire écrire par des nègres – le palpitant récit de leur pitoyable odyssée !) et l'extraordinaire bateau-radeau d'osier amérindien d'un génial farfelu qui a réussi à traverser le Pacifique. Comme on dit, y avait pas photo !

Pareillement, je dois à mes deux fragmentateurs de réel de m'avoir rappelé que, tout comme l'aventure sans idéal n'a pas de sens, l'art sans romantisme ne vaut pas tripette...

Il est vrai que le nom de leur exposition annonce clairement la couleur : **Le réel fragmenté**. La mode des fractales, de l'entropie et des quantas à toutes les sauces est passée par là. Pourquoi pas ? Mais s'il suffit pour rendre l'art intelligent de se parer des plumes du paon, je comprends mieux l'actuelle inflation d'artistes en tout genre !

Il s'agit donc de décomposer le réel, ce qui peut permettre d'éviter d'avoir à créer un univers et constitue encore pour quelque temps le plus sûr moyen d'être à peu de frais à la page et dans le vent, **fragmenté** renvoyant aux fractales de la physique contemporaine, et le titre entier louchant avec ostentation du côté des théories du chaos qui divisent les physiciens actuels. Peu importe que le mot chaos, comme le rappelle utilement Murray Gell-Mann dans **Le quark et le jaguar**, n'ait pas du tout en physique le sens que lui donnent les imprudents apprentis-sorciers du mélange des genres (rebaptisé pluridisciplinarité pour fermer le clapet des tenants d'un bon sens qui est plus que jamais la chose du monde la plus mal partagée) : l'essentiel n'est pas de réfléchir, mais de signifier qu'on pense – et comme il faut.

Normal, puisque dans la logique de prise du pouvoir, il ne s'agit pas tant d'être réellement intelligent que de proclamer qu'on l'est...

Tournure d'esprit caractéristique des illusionnistes de la pensée contemporaine, et jubilatoirement démontée par Alan Sokal et Jean Bricmont dans **Impostures intellectuelles**⁴, cette bienvenue confusion des genres, brouillant préventivement et définitivement les cartes, évacue d'entrée toute possibilité d'évaluation, ce qui permet, en un parallèle qui ne doit rien au hasard, de **créer**, comme en Bourse, **de la valeur** avec du vent : l'art est bien devenu un marché, de tous le plus spéculatif, c'est à dire le plus abstrait, le plus cynique et le plus culotté – plus encore que celui des nouvelles technologies, avec lesquelles il a d'ailleurs par essence partie liée, tant pour la primauté donnée à la forme et à l'apparence que pour la recherche du pouvoir et du profit.

L'ART INTELLIGENT, au bout du compte, c'est un ART IDÉOLOGIQUE, que je nommerai L'ART LIBÉRAL, tant il est intrinsèquement lié à l'idéologie du même nom. Cet art qui se veut individualiste et libéré est au regard de l'histoire l'exemple le plus achevé d'un art totalitaire, et par voie de conséquence essentiellement conformiste (tout comme la libre entreprise, tout en se gargarisant de la concurrence, n'aspire en vérité qu'au monopole...).

Art total, au sens où il relève bien plus d'une **ingénierie artistique** très complexe et très raffinée que d'une pratique concrète, art de « créatif » où l'idée et l'effet (il s'agit bien plus de faire des coups, comme on tire un coup, que de se donner à fond, d'aimer ce qu'on fait, ce serait d'un ringard !) sont bien plus importants que la création, art publicitaire donc, très au fait des techniques de la communication

⁴ Les lecteurs avertis ne seront pas étonnés d'apprendre que ces deux transparents pseudonymes cachent (bien mal !) une fois de plus l'omniprésent JCD. Trop, c'est trop !

– bref de cet instrument de manipulation qu'on appelait en des temps moins cyniquement pudiques **propagande**.

À ce titre, la prétention à **révolutionner l'enseignement de la sculpture** est édifiante. Au lieu de faire imiter des modèles (ce qui stériliserait l'imagination), le nouveau maître donne à ses disciples deux boîtes de conserve nues, trois mots judicieusement choisis et une heure pour créer une œuvre avec ces matériaux.

Trois remarques s'imposent : Baden Powell, et bien d'autres après lui, faisait faire ce genre d'exercices à ses scouts avant la guerre de 1914, sans pour autant prétendre les avoir inventés. Et il y a bien cinquante ans qu'ils sont en usage un peu partout – sauf peut-être dans certaines écoles des Beaux-Arts particulièrement rétrogrades. L'emploi du verbe « révolutionner » relève ici d'un sens de l'hyperbole carrément marseillais.

Pour ce qui concerne l'imitation, elle reste jusqu'à nouvel ordre le maître mot de tout apprentissage, y compris humain, et tout particulièrement du développement de l'intelligence. La programmation neuro-linguistique a ses limites, mais elle a surabondamment démontré l'importance essentielle de la modélisation dans les processus de formation de la personnalité.

Il est donc absolument stupide de remplacer l'imitation académique par une pseudo-démarche imaginative parfaitement arbitraire, et qui constitue par là même une mise en forme autoritaire du processus de création, en le coupant de la sensibilité et en l'orientant vers des procédures abstraites dont le rapport à l'imagination créatrice est loin d'être évident.

Là encore, l'esprit manipulateur normatif est à l'œuvre de façon flagrante pour refonder un nouvel académisme, d'autant plus dangereux qu'il se présente indûment comme une libération, alors qu'il constitue un carcan bien plus rigide que les précédents : on est pratiquement face à un conditionnement de type pavlovien, et rien ne prouve qu'il soit artistiquement plus fécond de saliver devant une boîte de conserve cabossée et deux concepts éculés que devant la Vénus de Milo ou l'Apollon du Belvédère. Il est clair qu'un symbole trop visité devient peu à peu cliché, non en lui-même, mais dans l'esprit ratatiné, paresseux et routinier de ses usagers abusifs; mais la portée symbolique des boîtes de conserve étant ce qu'elle est, on peut douter qu'elles libèrent l'imagination au point de dépasser fréquemment le stade peu excitant du cliché conceptuel le plus rabâché.

Le simple bon sens montre qu'il n'y a lieu d'écarter aucun outil, dès lors qu'il est susceptible d'aider à la constitution d'une personnalité artistique authentique.

Il se peut bien – mais cela ne changerait pas d'un iota le sens de ce que j'avance ici – qu'à propos de cette idée nouvelle d'art intelligent il faille parler d'imposture inconsciente. Elle renverrait alors à l'ahurissante inconscience de l'homme contemporain⁵, qui ne s'explique que quand on admet qu'en un paradoxe admirablement mis en lumière à l'avance par Orwell dans 1984, elle est délibérée,

⁵ On ose espérer que le lecteur trouvera, au besoin en lui-même, tous les exemples nécessaires et suffisants illustrant la sinistre réalité de l'inconscience contemporaine dans tous les domaines de ce qui est encore le vivant – pour combien de temps ?

choisie en toute connaissance de cause *et dans le même temps* volontairement refoulée.

Contrairement à ce que croient les createurs de l'art intelligent, ils ne sont pas plus lucides que les bourgeois auxquels ils prétendent donner des leçons : ils sont les nouveaux bourgeois, des jobards à qui on ne la fait pas. Pour que l'art devienne intelligent, suffit-il d'en éliminer l'émotion ? Il faut toute la naïve arrogance des intellectuels rationalistes pour le croire.

J'en viens parfois à me demander si ce n'est pas l'intelligence ou plutôt en l'occurrence l'intellectualité, cette abstraction dévitalisante, qui a rendu l'art prisonnier de la mode et du fric, esclave du marché : l'artiste aujourd'hui jongle avec l'intelligence, s'étourdit de concepts en des recherches toujours plus acrobatiques, et les puissants lui envoient des pièces, le regardent marcher sur le fil et faire le clown, et lui font l'aumône; il a bien rempli son rôle, bien fait semblant de surprendre, bien cherché à épater, et au final bien rassuré : non seulement il ne mange pas de pain, mais il est comme nous; il est à vendre – laissons-le libre, nous le tenons, et il nous soutient.

Il ne me paraît pas saugrenu de penser que l'art de la transgression académique, au même titre que les journalistes d'une presse faussement libérée, est un des plus déterminés chiens de garde du néo-libéralisme et de la mondialisation.

Que les créateurs jouent à leurs jeux un peu masturbatoires est leur droit le plus strict. Ça occupe. De là à prétendre occuper tout le terrain en voulant nous faire croire que l'art ce n'est que cela, que ce ne peut être que cela, pire, que ça n'a jamais été que cela, il y a une marge. Assimilé par immersion permanente, l'impérialisme inconscient de la pensée moderne finit en effet par nous mener à d'étranges détournements de sens. C'est par exemple un peu trop pratiquer le nivellement par le bas que de voir dans l'art gothique une supercherie sous prétexte que ne croyant plus aux symboles nous ne sommes plus capables de les sentir, encore moins d'en créer, seulement de les disséquanalyser...

Le mensonge de l'art gothique n'est en définitive pas autre chose que notre incapacité à percevoir sa vérité... qui nous amène à lui attribuer notre propre attitude d'esprit !

J'ai peur que selon le subterfuge habituel auquel on reconnaît aisément en tout temps ceux qui n'ont pas grand-chose à dire⁶ mais tiennent à ce que ça se sache, les tenants de l'art intelligent ne trouvent très commode de confondre ingéniosité et intelligence, savoir-faire et création, cliché et symbole; leur univers essentiellement référentiel nous renvoie une fois de plus à la publicité, cet art du faux qui leur a montré le chemin du pouvoir et de l'argent et qu'ils singent avec l'application laborieuse que notre époque autruchesque nomme par euphémisme créativité (encore un noble synonyme d'impuissance...).

Au demeurant, si conformément à sa vocation l'art de la transgression institutionnelle sait à merveille se vendre et s'imposer dans le circuit officiel, rien ne dit mieux son incapacité à se trouver un vrai public que son impuissance à

⁶ Ce sont eux que je nomme les *createurs*, puisqu'il leur importe davantage de crier leur œuvre que de la créer...

convertir – sinon les cons vaincus ! Mais comment convertir quand on n'a pas la foi ?

Par le terrorisme, encore une fois ! Par la provocation officialisée : rien d'innocent dans la pose d'un certain art contemporain : pour être officiellement reconnu, il faut transgresser; mais la transgression obligatoire, quoi de plus triste, quoi de plus conformiste ?

La vraie transgression aujourd'hui, c'est donc de transgresser l'obligation de transgresser, c'est d'écouter une nécessité intérieure et non un diktat. C'est difficile, comme est difficile tout renoncement à la facilité, tout écart véritable par rapport à la norme...

Comme est difficile aussi tout renoncement à un pouvoir, car ne nous y trompons pas, l'art branché actuel l'est avant tout sur les circuits du pouvoir et du fric !

Il me semble qu'il n'est que temps de poser la question du statut de l'art et de l'artiste dans notre société. N'avons-nous pas affaire à une véritable tentative de putsch, à une recherche de pouvoir de moins en moins cachée, d'ailleurs parfaitement compréhensible puisque l'art, devenu marché, est désormais le lieu de formidables enjeux économiques, culturels et socio-politiques ? J'aimerais que ceux qui dans cette société se veulent artistes aient le courage et l'honnêteté de se pencher sur ce que je crains de devoir nommer, faute de mieux, et quitte à faire ronchonner Edith Schmidt qui en vraie artiste n'y entend pas malice, la « tentation fascisante » de beaucoup de « createurs » contemporains à qui l'alibi commode de la dénonciation-contestation institutionnalisée permet l'exercice impuni et souvent rémunérateur d'un véritable terrorisme intellectuel et d'un appétit de pouvoir dépourvu de tout scrupule; la vulgate actuelle rappelant mezzo voce les meilleures heures de l'étouffante dictature intellectuelle pro-communiste emmenée, avec quel talent de commissaire politique et quelle jubilation de cafteur impénitent, par ce manipulateur manipulé de Sartre, cuistre doublement mort pion⁷ !

C'est ici que le coup du béret dont mes deux apprentis-manipulateurs semblaient si fiers prend tout son sens : il s'agit là ni plus ni moins d'un mode de sélection par la déstabilisation qui relève davantage selon mon expérience des méthodes plus que douteuses de recrutement du personnel par les directions des ressources humaines que d'une approche de la vocation artistique des postulants. Il n'est pas nouveau que le côté bizutage potache de certains artistes de pouvoir rejoigne les méthodes patronales; déstabiliser une personne en état d'infériorité, c'est instaurer aux moindres frais une fructueuse relation de pouvoir. À quel titre, de quel droit, dans quelle intention ?

Est également révélateur le fait qu'ici le critère de recrutement n'est pas la qualité artistique potentielle, mais le potentiel déjà existant de réactivité sociale, l'aisance face à la provocation, la capacité à séduire, bref le don pour la démerde dans le système et pour le développement d'un solide narcissisme...

Il va de soi pour qui a pratiqué les jurys de concours qu'on recrute qui on est, un point c'est tout. Pourquoi pas, si on est un bon modèle ? Mais cela revient dans notre contexte à encourager officiellement le perpétuel étalage de soi des artistes

⁷ Ces dernières lignes sont exclusivement destinées au camarade Capron, justement dit PC...

contemporains (noter que la question des deux éminents membres du jury ne porte pas sur la création d'une œuvre, mais sur la nécessaire fabrication d'une image de soi). La séduction, mettons, encore qu'il y ait mieux à faire, mais la manipulation, non.

Ce qui me semble donc souterrainement à l'œuvre depuis quelques dizaines d'années, c'est une tentative de prise de pouvoir des crateurs « intelligents » à travers l'usage systématique de la provocation (laquelle est toujours tentative de prise de pouvoir, que ce soit ou non pour la bonne cause – s'il en est).

De cet usage rentable de la provocation, le livre de Nathalie Heinich, **Le triple jeu de l'art contemporain**, donne maints exemples, au point de constituer entre autres (mais pas seulement !) un catalogue « objectif » des agressions perpétrées par des « artistes » dont le comportement totalitaire a ceci de très exactement fasciste qu'il repose sur un complet mépris de l'autre, considéré non comme un sujet libre de ses choix, mais comme un objet amorphe à manipuler. Ce n'est plus tant l'œuvre qui est un champ d'expérience que le spectateur, lequel se trouve pris en otage et installé de force dans le statut enviable de cobaye. On comprend que les foules ne se bousculent pas...

Puisqu'il s'agit moins de se questionner, encore moins de se mettre en question, que de mettre en question, voire à la question, le spectateur abasourdi, il y a lieu de se demander si nous ne sommes pas en présence d'un véritable terrorisme intellectuel, une politique délibérée et profondément perverse d'intimidation de la part de l'académisme révolutionnaire qui tient encore aujourd'hui le haut du pavé en matière artistique, et constitue paradoxalement le legs des régimes totalitaires hitlérien et stalinien au non moins totalitaire régime libéral actuel, dans lequel vous avez théoriquement le choix, mais où toute déviance est doublement sanctionnée, comme ringarde et comme hors jeu : vous avez le droit d'être individualiste, pourvu que ce soit comme les autres ! La plus belle réussite de la société de consommation, c'est la création (une vraie, celle-là !) de l'**individualisme de masse**⁸...

En bon pseudopode de l'amibe libérale, l'art est donc passé du commerce à la spéculation (à tous les sens de ces deux termes), et du dépassement de soi au narcissisme (« spéculation » vient du mot latin « speculum » qui désigne les miroirs métalliques dont usait l'antiquité) : loin de vouloir échanger, le spéculateur (l'artiste « intelligent ») en veut toujours davantage, parce qu'il veut créer le monde à son image : l'accaparement est son mode de fonctionnement naturel; **phagocyter** est son chef-d'œuvre, **emballer** son maître-mot.

Je soutiens depuis une quinzaine d'années que le libéralisme a intériorisé la plupart des principes fascistes (pensée unique, loi du plus fort, supériorité de l'Occident développé, exploitation et élimination des gêneurs, au besoin par génocide...); ceux-ci guident sa conduite sans pour autant être affirmés ouvertement, ni même utilisés consciemment, ce qui rend plus difficile de les combattre. Ils ont été assimilés dans l'inconscient à la façon dont un virus informatique pollue un ordinateur, si bien que la peste brune, rentrant par la fenêtre, là où on ne l'attendait

⁸ Qui permet de conjuguer idéalement l'irresponsabilité des masses et celle de l'individu, la personne se trouvant court-circuitée de façon permanente et indolore par l'ego.

pas, a fait tranquillement son chemin pendant que nous surveillions attentivement les portes...

Tout comme pour le libéralisme économique, une brillante opération de marketing culturel a permis de faire prendre pour une révolution ce qui n'était qu'une décadence, pour de la création ce qui n'était que de la provocation et pour de l'audace et de la nouveauté ce qui n'était qu'académisme et conformisme.

Il devrait pourtant être évident que dès que la provocation devient un instrument de pouvoir et de profit, un moyen de se faire reconnaître et d'entrer dans le Cénacle, elle perd toute valeur artistique, pour n'être plus qu'une habile stratégie d'ascension sociale⁹. Et qu'à l'instant même où, théorisée et institutionnalisée, elle devient instrument de répression, elle perd toute valeur éthique.

Il est temps de réaffirmer avec force que la quête futile de l'originalité à tout prix n'est jamais qu'un aveu d'impuissance créatrice. Impuissance sans doute perçue par les createurs eux-mêmes, et à laquelle ils ont trouvé une parade idéale à l'aide de l'instrument de pouvoir par excellence : le discours.

De là la stupéfiante (au sens propre !) omniprésence de la parole chez tant d'artistes contemporains : explicative en apparence, normative en vérité, elle cherche constamment à parer, avec une triomphale mauvaise foi, la subjectivité la plus impérialiste du prestige d'une objectivité quasi-scientifique : « Voilà ce qu'il faut comprendre de mon travail ». Mais en nous imposant sans pudeur ce paradoxe confondant : « Je vais vous dire ce que mon œuvre signifie... », le faux demiurge révèle avant tout que sans le secours de la parole son « œuvre » ne signifie rien ! Un art digne de ce nom n'a nul besoin de béquille pour tenir debout : l'art n'est pas communication, mais communion, et c'est entre autres pour cette raison que la publicité n'a rien à voir avec l'art.

La supercherie de ce discours manipulateur n'échappe pas au public qui s'en détourne ou le retourne plus ou moins agressivement contre ses auteurs...

Lesquels n'en sont guère émus, puisque ce rejet les conforte dans leur certitude d'être une élite incomprise, ce qui est déjà beau, mais qui a choisi de l'être, et de n'être reconnue que par ceux qui comptent – ce qui est tout de même beaucoup plus confortable !

C'est ici qu'éclate la collusion entre pouvoir artistique et pouvoir économique, qui se rejoignent dans le même nihilisme, dans la même négation forcenée de toute valeur esthétique ou éthique : TOUT EST POSSIBLE ET TOUT SE VAUT, ce qui signifie en dernière analyse que le seul critère pertinent est la valeur financière; l'effort artistique, le travail de l'artiste portent désormais davantage sur les moyens de créer de la valeur pour l'œuvre (et pour son auteur, puis pour les maillons successifs de cette chaîne spéculative) que sur la valeur intrinsèque de l'œuvre, bien trop difficile à évaluer en l'absence de critères esthétiques – en l'absence de foi.

Si tout se vaut, rien n'a de valeur que par et à travers l'argent et l'œuvre devenue valeur mobilière vaut à tout instant ce que le marché est prêt à la payer...

La création se nourrissant de contraintes autant que de liberté, l'esclavage est, comme il se doit, le prix à payer pour la liberté de faire n'importe quoi.

⁹ Encore une fois, il y aurait lieu de s'interroger sur le statut social de l'artiste, son évolution et l'éventuel sens caché de cette évolution.

D'une façon ou d'une autre le pouvoir et son symbole l'argent sont notre tentation à tous; parce qu'à y céder nous perdons notre âme, il est grand temps de renverser le veau d'or avant qu'il ne nous écrase.

AP (Alain Peaucible)